

VOYAGES DE M. ALPH. PINARD

CHEZ

LES INDIENS DE L'ISTHME DE PANAMA

III

QUAND M. Pinard et ses compagnons de route eurent franchi la Hondura, ils suivirent les hautes savanes où l'on ne rencontre même plus un bouquet d'arbres pour se mettre à l'abri du soleil qui vous brûle.

Ces savanes, sur lesquelles ils allaient encore voyager pendant deux jours, forment une des grandes richesses du département de Chiriqui et s'étendent depuis le versant de la Cordillère, en s'avancant vers la côte, jusque vers 300 pieds d'altitude.

Coupées par d'immenses ravins, elles forment autant de vastes pâtures où les animaux domestiques pourraient se développer avec une extrême facilité.

Le soir du jour qui suivit la traversée de la Hondura, les Indiens de M. Pinard s'égarèrent, et ce ne fut que très tard qu'ils arrivèrent à l'Hato de Cacafeliz, où habitait un des guides, et qui est situé sur la crête divisant les deux rivières de San Feliz et de Celros.

A peu de distance de ce point, ils rencontrèrent, le lendemain, un groupe de guacas et de roches avec inscriptions (ces dernières si effacées que M. Pinard ne put en prendre copie).

Répandus en groupes, quelquefois seuls, ombragés par des arbres séculaires appelés *chumicos*, ces monuments de l'ancienne population du pays existent en grand nombre dans ces savanes.

Il fallut encore cinq jours de voyage à l'explorateur pour se rendre de Cacafeliz à David. De ces cinq jours, deux furent en savane, passant par les sources du Rio Cedros, affluent du Fouseca et par la Cerro Branco.

C'est après avoir passé ce dernier point que les voyageurs commencèrent à retrouver la forêt sous laquelle ils avaient à marcher jusqu'au premier village de Sabalo, à 34 milles de Cacafeliz.

Là, enfin, ils rentraient dans la région civilisée et M. Pinard put se procurer un cheval pour le port de Canafistola, d'où il se rendit en canot à David.

Il dut laisser ses Indiens à Canafistola, ne pouvant les décider à aller jusqu'à David, tellement la civilisation, même de ces points retirés, les effraye.

David, la capitale du département de Chiriqui, est une petite ville de 6.000 âmes, bien située dans une plaine, riche surtout par l'élève du bétail et la production du café des haciendas du volcan de Chiriqui.

A une lieue de la ville, vers le sud-ouest, existe le port de Pedregal, où les bateaux d'un faible tonnage viennent aborder et charger le bétail pour Panama.

Les grandes savanes qui entourent David vers l'ouest et vers le volcan en font un point fort important. Il suffirait de quelques capitaux et d'une bonne administration pour développer dans

ce pays l'élevage sur une grande échelle avec un débouché toujours facile.

Le Chiricano est malheureusement, comme son compatriote de Panama, fort indolent; se contentant de très peu, il laisse perdre tous les beaux avantages que la nature lui a donnés.

Après quelques jours de repos à David, M. Pinard repartit, à cheval cette fois, afin de visiter les *cafetales* ou haciendas de café établies sur la base du magnétique et pittoresque volcan de Chiriqui, dont le cône parfait, haut de 12.401 pieds, s'était montré les jours précédents au voyageur dans toute sa superbe majesté.

A partir de David, le chemin que suivit M. Pinard lui fit traverser successivement des savanes et des bouquets d'arbres qui séparent ces savanes les unes des autres.

L'explorateur et ses compagnons de route montèrent graduellement, sans presque s'en apercevoir, et arrivèrent dans la soirée à l'hacienda du Dr Duveyran, un Français qui a su se faire une position importante dans le pays.



Les femmes de la tribu président à la toilette de la jeune fille. — (Voir page 390, col. 1.)

Cette hacienda est située à 2.950 pieds au-dessus du niveau de la mer, et le café y vient magnifiquement.

De ce point, M. Pinard put visiter les différents *cafetales* des environs, tous à peu près à la même altitude, et reconnaître que la culture du café à Chiriqui peut non-seulement se faire dans de bonnes conditions, mais encore donner de beaux bénéfices.

Après quelques jours passés agréablement dans ces *cafetales*, l'explorateur se dirigea obliquement vers la Caldera.

Le but de l'explorateur était d'étudier les roches peintes qui y existent en assez grand nombre.

Outre cela, la Caldera et le Potrero de Vargas sont les endroits où habitent les derniers restes des Indiens Dorasques.

Personne n'a encore décrit une guaca ou tom-

beau indien de ces régions. Voici ce qu'en dit M. Pinard :

« Réunis généralement par groupes, nous reconnaissons leur présence aux roches plantées debout chez les unes, de champ chez les autres, formant soit un cercle (et c'est le plus grand nombre), soit un carré. Les dimensions sont absolument variables.

« Si après avoir choisi la guaca qui paraît être riche, nous creusons vers le centre, nous verrons que la terre a été soigneusement remuée et tassée.

« Suivant les dimensions de la guaca, à 6 pieds, à 9 pieds, à 15 pieds, davantage même, nous rencontrons la sépulture.

« Dans certains guacas on a garni les parois de cette sépulture avec des dalles plates, et une fois le cadavre et les objets déposés, on referme le receptacle avec une grosse dalle.

« Dans d'autres, le receptacle était grossièrement fait, tandis que sur les côtés on avait creusé dans la paroi des niches parfaitement garnies de dalles dans lesquelles étaient déposés les cadavres. Chacune niche se fermait par une autre dalle.

« Dans le premier cas, les ossements (j'insiste ici sur le mot d'ossements, car, non le corps, mais les os seulement étaient déposés dans les guacas) étaient placés sans ordre apparent au fond du receptacle; plus généralement vers les parois et au centre, les poteries et objets divers de terre cuite et de pierre, les objets en or, en cuivre ou *tumbaga*, toujours avec les ossements.

« Dans le second cas, les poteries et objets divers sont trouvés dans le receptacle; les ornements et les objets d'or, dans les niches.

« On a bien parlé de grandes guacas dans lesquelles il y avait de véritables galeries soutenues par des piliers sculptés et où l'on avait trouvé de fort grandes richesses: c'est de l'exagération et de la fantaisie. Il n'existe, à ma connaissance, au Chiriqui et dans l'Etat de Panama, que les deux genres de guacas que je viens d'indiquer. »

Arrivons enfin aux Indiens Cunas, qui habitent la plus grande partie des territoires connus sous le nom de Darien.

Bien que ces Indiens aient été parmi les premiers conquis par les Espagnols, et que leur pays n'ait cessé d'être occupé par les conquérants jusqu'à la révolte de 1776, ils vivent encore aujourd'hui dans un état complet de barbarie.

Ils ne reconnaissent guère l'autorité du gouvernement colombien, trop insouciant

pour s'en faire craindre, et ils n'obéissent qu'à leurs propres chefs.

Malgré l'état barbare dans lequel vivent encore ces tribus, l'occupation espagnole a réussi cependant à leur faire perdre leurs coutumes anciennes et leurs traditions. Seul, leur langue paraît s'être conservée à peu près intacte.

Nous allons donc dire quelques mots de leurs coutumes anciennes.

Comme aspect physique, le Cuna ne diffère guère des Indiens des autres parties de l'Etat de Panama. Leur couleur est un peu moins foncée que celle des Guyanais, et l'on trouve chez eux un nombre relativement considérable d'albinos.

Leur religion, leur organisation civile et politique diffèrent peu de celles que nous avons déjà décrites.

Hommes et femmes allaient autrefois dans le